

TOUS LES 5 JOURS.

**HUIT**  
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »  
Départ., 9 50  
Etranger, 10 »

avec une Couverture  
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,  
n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS  
DE POSTES.

Les lettres et envois  
d'argent doivent  
être affranchis.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

## JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

*Modes.*

Je vais commencer par vous parler de la toilette d'une grande princesse qui plaît à toute la France, parce que toute la France aime ce qui est noble, gracieux et élégant. Ces titres ont une si puissante influence sur l'imagination, sur le goût, sur la mode, que peut-être est-ce en grande partie à ces prestiges que le manteau dont nous allons parler puisait son charme; quand nous disons manteau, ce n'était pas un manteau, moins encore un mantelet, bien moins encore un burnouff, un châle, une écharpe; c'était un grand collet ou demi-pelisse, une espèce de *mantel* de page, froncé et descendant un peu plus bas que la taille, de manière à couvrir les bras; qu'on se figure enfin une immense pélerine en biais, surmontée d'un collet plat afin de ne pas trop charger les épaules; le manteau était en velours bleu, doublé d'hermine et orné d'une cordelière de soie bleue; cette forme est excessivement élégante et comode, surtout pour les toilettes de spectacle. Ce petit manteau, ne donnant aucun

embarras, reste sur les épaules, et n'a pas l'inconvénient de cette masse d'étoffe, sur laquelle on devait s'asseoir, et qui remplissait toute la loge. Le mantel que nous décrivons est le premier que l'on ait vu, maintenant il s'en confectionne d'autres en velours ou satins de toutes nuances. Il en est un que nous devons encore citer comme excès d'élégance: il était en satin blanc orné d'une broderie d'or, et bordé d'une frange nouée en plume blanche; l'intérieur était ouaté, piqué et doublé en blanc, une cordelière d'or l'attachait. On peut comprendre l'élégance et la grâce de ces jolis *mantels* lorsqu'on est dans une loge aux Italiens ou à l'Opéra.

— Aux grands théâtres, aux soirées, dans toutes les réunions qui commencent à nous offrir des femmes et du luxe, on voit foule de petits bonnets; mais cette dénomination est loin de remplir la simplicité qu'elle semble annoncer. Les petits bonnets sont devenus les coiffures les plus élégantes, les plus coquettes, et qui admettent toute étrangeté gracieuse. M<sup>me</sup> Vaulout\* a parfaitement saisi cette fantaisie de

\* Rue de la Paix.



la mode, et nous voyons chez elle des compositions charmantes : ses bonnets à fond de velours, ornés de dentelles d'or ou de points, sont d'une charmante élégance ; d'autres en dentelles de soie, à longues barbes soutenues par des fleurs en velours ou en blonde légère, entremêlées de marabouts ou fleurs très-déliçates, offrent une délicate variété. Disons aussi un mot sur ces *petits bords* qui ont des fleurs retombant en branches comme des plumes, et qui doivent aller à ravir ; revenons de suite à la forme des robes, dont il semble plus raisonnable de s'occuper avant celle des chapeaux.

— M<sup>lle</sup> Cordier \*, dont le talent se distingue particulièrement par des coupes de robes sans prétentions, mais remplies de goût, fait en ce moment beaucoup de robes en satin *rubannées* ou brochées, qui, destinées à des demi-toilettes, ont toutes des manches demi-larges, ses corsages *tendus* sont admirables pour la perfection avec laquelle ils dessinent la taille, et l'amincissent vers la ceinture, où s'établit cette quantité de gros et larges plis qui font aujourd'hui la principale richesse des jupons. Du reste, M<sup>lle</sup> Cordier n'excelle pas seulement dans les négligés ; elle a fait cette semaine des parures qui doivent avoir un brillant succès : nous citerons une robe en velours épinglé blanc, avec un haut volant en dentelle d'or ; garniture semblable formant manchettes au bas des petites manches, et rabat autour du corsage. Une robe d'un tout autre genre était en tulle uni, semé de pois brodés en soie blanche qui avaient vraiment le reflet de l'argent ; le jupon était fermé d'un côté par des bouquets de roses en velours très-pâle, attachés par des nœuds de ruban de satin blanc ; des roses retenaient également les draperies sur le corsage et les épaules ; au bas des petites manches une double ruche.

— Les chapeaux, qui menaçaient d'être

assez petits, conservent cependant une raisonnable grandeur, et il faut espérer que sous leur passe les frimas n'atteindront pas les pauvres femmes exposées à se promener en plein air. M<sup>me</sup> Lavaud-Baudry \* a fait dans ce genre des modes négligées, où elle a su allier la grâce avec toute la confortabilité possible ; ses modes parées ne méritent pas moins d'éloges : elle a créé des coiffures en dentelles, en fleurs, en rubans, qui sont charmantes pour les heures diverses de la journée, ou tous les genres de toilette avec lesquels on les adoptera.

— Alger nous a envoyé quelques étoffes magnifiques, qui viennent d'être tournées en turbans avec un art exquis par M<sup>lle</sup> Baudrant ; les tissus d'Afrique sont à la mode ; mais toutes ces fantaisies sont sans préjudice pour la sévère richesse des cachemires de l'Inde, que rien ne peut détrôner ; aussi la maison de MM. Bosset et Normand \*\* a établi ses domaines sur des bases aussi solides que brillantes, et les cachemires réunis dans ces beaux magasins offrent un tel choix, une telle nouveauté et richesse de dessin, que tous les caprices de la mode ne peuvent effacer les succès qu'elle obtient ; nous ne la rappelons donc ici que dans l'intérêt général.

### Une Course à Paris.

Quel dommage, lorsque le ciel vous envoie par hasard dans cette saison un jour clair et radieux, de se trouver ce même jour un visage pâle et blême, de sentir sa poitrine oppressée et de dire : Hors de moi tout est frais et léger ! ainsi vient d'être mon réveil ; j'ai vu ma fenêtre resplendir de l'éclat du soleil, et ma glace refléter mes traits pâles et fatigués ; puis j'ai repoussé au loin mon dépôt de femme ; à Paris tout se répare, ai-je pensé, et dans

\* Rue Richelieu, au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin.

\*\* Rue Feydeau, 32.

\* Rue des Pyramides, 4, au premier.



une heure mon être sera en harmonie avec cette nature si calme et si sereine.

Profitant aussitôt de l'autorisation accordée dernièrement aux jolis bains des Capucines \* de se transporter à domicile, je vis bientôt arriver chez moi une élégante baignoire, contenant une eau délicieusement parfumée et accompagnée d'une intelligente baigneuse, qui m'apportait dans une caisse hermétiquement fermée tout le linge chaud et suave qui devait me préserver à la sortie du bain. Aussi habile dans tous les soins de son emploi que si elle avait présidé aux bains des harems, elle répandit dans mon eau la pâte Circassienne, et fit glisser sur mon visage l'eau rose et rafraîchissante si heureusement composée par M<sup>me</sup> Dussert \*\* dans l'intérêt de la beauté. Elle m'offrit alors une petite boîte de bonbons qui me semblèrent miraculeux, lorsque, après en avoir mangé quelques-uns, je me sentis la respiration si libre, si dégagée, et un tel bien-être répandu dans toute ma santé, que je reconnus les pastilles de Vichy \*\*\*, dérochant leur importante propriété sous la forme de simples bonbons. Alors mon cerveau, devenu plus dégagé, commença à accepter quelques riantes pensées, je me souvins de la nouvelle année, des étrennes, de ce que j'aurais à donner aux grands et aux petits qui m'aiment. Le passage de l'Opéra s'offrit à mon imagination, parce que là je savais trouver tout ce que je pouvais désirer. D'abord pour les petits, j'allais au *Polichinelle Vampire*, et là je faisais force provisions des joujoux les plus nouveaux, les plus curieux, les mieux confectionnés que l'on puisse trouver à Paris; puis, pour donner à mon cadeau un aspect plus utile, j'y ajoutais de charmans costumes de chez M<sup>lle</sup> Leclerc, dont la réputation pour les toilettes d'enfans ne laisse pas de doute sur les

choses variées qu'elle offre en ce genre.

Après ces emplettes d'enfans, je pensais à celles qui conviendraient le mieux à de jeunes et jolies femmes de mes amies, qui déjà ne vivent plus que dans les gazes et les bijoux qui doivent les parer cet hiver. Oh! pour celles-là je n'étais point embarrassée. Les magasins de Bourguignon ne sont-ils pas là avec leurs perles sans égales, leurs bijoux et leurs diamans si heureusement imités du vrai qu'ils peuvent rivaliser avec la vérité même. Prenons-y donc des nœuds en perles pour attacher des tuniques de dentelles, des bouquets de rubis et d'émeraudes, pour orner des robes en velours, des aigrettes de diamans, pour couronner des turbans en gaze d'or, des camées, des serpens en or et des mosaïques pour embellir de simples toilettes, car on trouvera là tout ce qu'il faut pour la jeune fille et la coquette élégante.

Mais pour cette bonne mère de famille qui arrive de la province avec ses trois filles, ce n'est pas là qu'il faut aller, je le sais. A quelques pas plus loin, et sans sortir du passage, je trouverai un magasin qui leur convient mieux; celui où l'on voit tant de jolies tapisseries de tous genres, bourses, ceintures, bretelles, pelottes finies ou échantillonnées dans les points et les dessins les plus nouveaux et les plus harmonieux. Là se trouve le modèle pour imiter, la soie et la laine pour exécuter, il ne s'agit plus que d'avoir une élégante enveloppe pour offrir toutes ces raisonnables fantaisies, et alors bien certainement je suis sauvée; car il ne me reste que la galerie à traverser pour me trouver chez M. Roche. Or, vous le savez, M. Roche a l'un des plus jolis magasins de papeterie de Paris; mais au moment de la nouvelle année, il abonde encore de nouveautés délicieuses: hommes et femmes, jeunes et vieux y trouveront toujours une fantaisie ou une utilité qui les séduisent; écoutez plutôt une toute petite nomenclature des objets qui s'y trouvent aujourd'hui.

\* Boulevard des Capucines, 12.

\*\* Rue du Coq-Saint-Honoré, 13, au premier.

\*\*\* Rue Saint-Honoré, 295.



De jolies coquilles naturelles montées en bronze florentin et dorées. — Toutes sortes de corbeilles, avec filets et incrustations, colonnes torsées, étuis garnis de jolies soies. — Une infinité de petits bronzes dorés, porte-bijoux, porte-plumes, buvards, des garnitures de bureau en agate, en malakite, aventurines et montées en vermeil. — Veuilleuses. — Petits flacons de poche dans des étuis d'écaille incrustés en or. — Pochettes pour visites, écaille incrustée, très-riches. — Objets en corne de cerf, sculptés, dito en nacre, dito en ivoire. — Écrans de toutes sortes. — Grand choix de maroquinerie, buvards en velours. — Tables à ouvrage. — Papeterie et toute sorte d'ébénisterie en ébène incrustée, cuivre, platine et léotide mélangés, qui sont d'un très-joli effet. — Pelottes pour la tapisserie, vide-poches en vieux laque garnis de bronze doré. — Presse-papiers en velours et en porcelaine avec bouquets de fleurs en relief. — Nécessaires de toilette garnis en argent ciselé. — Nécessaires de voyage pour hommes et pour femmes.

Eh bien ! comment ne pas trouver tout ce que l'on veut et tout ce que l'on ne veut pas dans un si riche complément ! Aussi, lorsque je sortirai de chez M<sup>me</sup> Roche, je n'aurai plus rien à faire..... Bah ! voilà M. Bézon tout à côté avec son beau magasin de meubles, ses grands fauteuils, ses *ganaches*, ses *Voltaires*, ses *Richelieux*, et aussitôt je pense à mon bon père. Je ne lui donnerai pas de *Richelieu* certes ! Cela fait quelquefois venir de vilaines idées. Un *Voltaire*, un *Louis XI*, il a de tout cela. Achetons-lui une jolie causeuse en chêne sculpté avec coussins de satin bleu. Une causeuse, c'est toujours joli. Lorsqu'une gracieuse petite femme viendra là s'asseoir, se pelotter, poser ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains croisées et à moitié placées contre sa joue, tout cela lui fera plaisir ! il est redevenu galant, le bon père, depuis que le sirop digital de Labelonnie \* l'a

guéri radicalement de ses palpitations de cœur, de ses asthmes, de ses catarrhes, de ses rhumes, de ses toux si opiniâtres qu'avant le sirop digital rien n'avait pu adoucir ses souffrances ; je le connais, je lui apporte la causeuse, et je lui dis : « Bon père, tous vos enfans et petits enfans viendront là s'asseoir à chaque nouvelle année, et vous leur donnerez à chacun un baiser sur le front et une boîte de bonbons de Berthellemot. »

Mais pendant toutes ces jolies pensées, mon eau est devenue froide, et la baigneuse présente à mes pieds les jolies douillettes garnies de fourrures ; puis elle parfume mes épaules, mes bras, mes cheveux de l'eau benzoïde de Laboullée \*, et lorsque toute cette toilette est terminée, je me sens si fraîche si légère, si bien portante, que le temps m'en paraît encore plus attrayant, et je rends grâce à l'ordonnance qui a permis aux Bains-Capucines de se porter à domicile.

## La Chasse.

Ce jour-là, en 1837 de l'ère chrétienne, à quatre heures et demie du matin, il faisait le plus beau soleil levant qu'aucun poète ou peintre ait jamais pu dépeindre. Le sommet des montagnes se détachait sous les nuages empourprés et les rivières apparaissaient comme une ceinture de satin jetée sur des étoffes brodées : ce fut pendant quelques instans encore un vaste et solennel repos dans la nature. Mais voilà que tout-à-coup un bruyant signal retentit, des milliers de coups de fusil se font entendre sur tous les points. Le monde est en émoi, les amours abandonnent leurs alcôves parfumées, les lièvres s'enfuient de leur paisible tanière. C'en est fait, le grand jour est arrivé, la chasse est ouverte, nous sommes au 1<sup>er</sup> septembre.

Ce 1<sup>er</sup> septembre donc, à peine le jour pointait à l'horizon que la jolie Berthe

\* Rue Bourbon-Villeneuve, 17.

\* Rue Richelieu, 93.



de Savigny sauta de son lit, chaussa ses petites mules en soie ponceau, jeta sur ses épaules un manteau de satin bleu bordé de fourrure, déroula deux boucles de cheveux, noua sur sa tête un petit fichu de dentelle; plus attrayante ainsi que la belle aurore des vieilles poésies, elle entr'ouvre sa fenêtre et regarde les apprêts d'une douzaine de jeunes chasseurs réunis dans la cour du château; chasseurs émérites, vêtus à la manière d'Humann, accusant le luxe de la Chaussée-d'Antin, et rappelant les mœurs élégantes du Jokey-Club. C'était une animation curieuse que tous ces hommes, ces chiens, ces fusils, cette agitation, ce brouhaha qui ressemblait aux préparatifs d'une petite guerre; et parmi tous ces acteurs, une absorption complète dans une seule pensée, un seul espoir, une seule ambition; tous faisaient les mêmes mouvements, disaient les mêmes mots, regardaient du même côté, tous, excepté un seul cependant, le plus jeune, le plus beau peut-être, qui, ayant entendu ouvrir une fenêtre, leva les yeux et aperçut le piquant sourire de Berthe, qui d'un geste séduisant l'engageait à monter auprès d'elle.

« Emar, lui dit-elle, lorsqu'il fut à ses côtés, depuis long-temps je vous ai promis une journée de douce solitude auprès de moi. Je vous ai dit que tant de soins, de tendresse, de sacrifices de votre part, mériteraient leur récompense; que je pouvais cesser une fois d'être la froide, la coquette, l'insensible Berthe, et que, si je vous offends trop souvent par le stoïcisme de mon raisonnement, il adviendrait une heure où l'amour serait amplement dédommagé de tout ce que mes caprices, disiez-vous, lui enlevait de bonheur : Emar, cette heure vient de sonner, et, si vous le voulez, nous passerons une de ces journées délicieuses dont votre imagination sut tant de fois m'exalter les délices. Laissez partir vos amis, le temps se fait beau pour eux; abandonnons-leur la campagne, le ciel et son vif

soleil, les champs et leurs peuplades d'oiseaux; à nous deux le demi-jour de mes rideaux de mousseline, la retraite voluptueuse de mon boudoir embaumé des fleurs que vous m'avez données hier; à eux le bruit, la gaité, le plaisir; à nous le silence intime, le mystère, les joies qui n'ont rien à révéler au monde. »

En écoutant Berthe parler ainsi, en voyant son jeune front se colorer, et ses paupières se baisser comme pour voiler ses amoureuses pensées, Émar se sentait devenir fou de joie et d'étonnement. Depuis qu'il aimait sa cousine, tous les désirs étaient bien passés brûlants dans sa tête de vingt ans; mais l'espérance, cette ingénieuse et douce vision des amans, n'avait jamais présenté à ses sens d'aussi complète jouissance; il doutait, il tressaillait, il pâlisait aux pieds de sa belle maîtresse; aucun mot n'arrivait assez puissant sur ses lèvres pour exprimer ce qu'il sentait; il était anéanti dans une extase de reconnaissance et d'ivresse plus éloquente qu'aucun des insuffisants efforts de la parole.

Berthe avait aussi son âme toute pleine de bonheur. Ce qui sauve la pudeur d'une femme, c'est l'amour même de son amant.

Mais, à cet instant, voilà des cris tout extraordinaires qui retentissent dans la cour : « Emar ! où est donc Emar ? viens vite, Emar !

— Va les trouver, dit Berthe, en serrant la main de son ami; et puis tu reviendras. »

Emar se retrouve dans le cercle des chasseurs, il se groupe avec eux autour d'un nouvel ami qui arrive de Paris, et porte avec lui deux fusils Béringer : l'un est pour lui, l'autre suivra les chances du sort.

Tandis qu'on prépare les boules, qu'on dispose l'urne du destin, pour savoir à qui échoira le beau lot, il faut entendre les éloges sur les fusils Béringer, sur leur système d'armement, sur le nombre prodigieux des coups qu'ils peuvent produire, sur l'in-



faillibilité de leur point de mire, sur le mérite de cette bascule qui, d'une seule pièce, offre, outre l'avantage de pouvoir soi-même et sans outils démonter son fusil, celui d'une solidité à toute épreuve. La cartouche du fusil Béringer est en métal flexible, portant son amorce dans l'intérieur, et sans communications à l'extérieur, ne pesant pas plus que celle en papier, et garantie de l'humidité et même du feu; et puis les exemples merveilleux qui se citaient de bouche en bouche; ce qu'on avait vu, ce qu'on avait entendu, ce que l'on avait fait avec les fusils Béringer. Toute autre arme devait être prohibée dans la bonne société; les fusils connus jusqu'alors tenaient encore à l'enfance de l'art, etc., etc.: enfin, c'était à en perdre la tête.

Aussi celle du pauvre Emar se sentit un peu s'ébranler dans tout ce conflit d'éloges; et devant cette arme miraculeuse, il perdit pour un instant le souvenir de la jolie Berthe et de ses tendres paroles. Emar était chasseur dans l'âme, un de ces chasseurs déterminés qui rentrent chaque soir au logis, crottés, éreintés, fatigués, incapables de proférer un mot, et n'ayant que la force de se transporter au lit pour recommencer le lendemain une nouvelle équipée. Voilà l'excuse de la distraction involontaire que son amour ressentit en ce moment. Il ne pensa pas même à lever les yeux vers cette fenêtre où l'observait le plus joli visage de femme qui se soit jamais montré à cette heure du jour. Agité, étourdi, il prenait part à la scène qui se passait; il était pour un moment transporté à cent lieues de Berthe.

Que devint-il donc lorsque le sort fut tiré et que le fusil lui tomba en partage!

Il devint rouge de surprise, puis transporté, puis préoccupé; puis triste et pensif, car il se rappelait Berthe.

Amoureux et chasseur! obtenir le même jour le plus beau fusil et la plus belle maîtresse! oh! c'était trop de bonheur pour un faible mortel!

Triomphant, Emar revient auprès de Berthe; il dépose à ses pieds son bonheur; il lui montre le fusil Béringer, lui en explique les avantages, lui démontre que rien ne fut inventé de si simple, si beau, si ingénieux, depuis la massue qui servit à Caïn jusqu'à l'arme qui abattit le dernier perdreau qui passa vivant sur nos têtes.

Il était heureux comme un enfant qui a gagné son premier prix.

Elle était piquée comme une femme qui voit s'affaiblir l'ivresse d'une première faveur.

« Eh bien! Emar, qu'en ferez-vous? dit-elle. — Mais, reprit-il embarrassé, je voulais vous demander la grâce de chasser une seule heure... essayer un seul coup de mon fusil... et puis je le laisserai à l'un de mes amis, qui ne comprendra pas avec quel bonheur je lui céderai ma place! qui ne saura pas avec quels délices je quitterai cette turbulente partie, et pour quels trésors de félicité je résisterai à leurs vives sollicitations.... »

— Moi, je n'en ferai aucune, reprit Berthe. Seulement j'espère que vous n'irez point du tout à la chasse, et que vous donnerez immédiatement votre fusil à votre ami. »

Cette phrase, accompagnée de ce regard tendre et impérieux que les femmes savent si bien prendre en certaines circonstances, bouleversa complètement Emar. Il contempla sa cousine et ne comprit plus comment il avait pu hésiter. Prompt comme un dard il se retrouva dans la cour. « Messieurs, dit-il, chasse qui veut avec mon fusil; moi je reste. »

— Il reste! il reste! murmura le groupe avec un sourire moqueur. Bien! il reste; mais le fusil n'appartiendra qu'à celui qui chassera avec aujourd'hui; ainsi nous allons le tirer encore une fois au sort. »

Et on préparait de nouveau l'urne et les boules.

Et l'on vit pâlir Emar qui allait perdre à tout jamais son fusil!..



« Mais viens donc avec nous, ne fût-ce que pour une heure, lui dirent les plus zélés de ses amis; tu auras au moins droit de propriété. Voilà une généreuse concession, j'espère! »

L'amour de la chasse vint encore surgir dans ce cœur irrésolu; il se débattait entre deux puissantes passions; il commençait déjà à croire qu'il y avait du *devoir* (mot funeste) dans le sacrifice qu'il faisait à Berthe, et cette pensée modifiait imperceptiblement son penchant de céder à l'amour. Un dernier effort de ses amis acheva la séduction.

« Tiens, regarde » dit l'un; et au même instant, s'emparant du fusil Béringer, il démontra qu'il était le seul sans crachement et le moins susceptible de rater, et possédait un avantage essentiel pour le chasseur, celui de recharger lui-même, et très-facilement, ses vieux tubes au moins vingt fois; un autre avantage également apprécié de ceux qui eux-mêmes rechargent leurs cartouches, c'est que quarante grains de poudre suffisent pour porter aussi loin que soixante dans n'importe quel fusil. Ce fut une admiration, un élan général; on s'approcha de l'urne.

« Attendez un instant encore, dit le malheureux Emar, qui venait de trop bien apprécier l'importance du bien qu'il allait perdre; attendez une minute! »

Et le voilà retourné auprès de Berthe, qui, en ce moment, déroulait ses longs cheveux blonds sur des épaules que ne cachaient même plus les plis de dentelles. Elle se retourna, et timide et coquette, elle avança ses cheveux sur sa poitrine pour en former un voile et une séduction. Sa bouche s'entr'ouvrait pour sourire: elle était ravissante.

Emar manqua perdre le souvenir du fusil; il balbutia: « Berthe, accordez-moi dix minutes de chasse. »

Berthe n'était plus la même: le mépris avait remplacé la douce expression de sa physionomie; son manteau s'était drapé

autour de sa taille: « Je serai plus généreuse que vous le désirez, répondit-elle froidement, car je vous accorde non seulement dix minutes, mais la vie entière. De plus, vous y gagnerez d'apprendre cette morale: qu'il est difficile que deux passions s'accordent, et que, dans l'intérêt du bonheur, il faut savoir choisir l'une ou l'autre. Vous avez choisi; adieu, monsieur. »

Le ton de cette dernière phrase ne permettait pas de répliquer. Emar sentit dans quel abîme il venait de se précipiter. Désespéré, il court au milieu de ses amis; il n'ose rien avouer; mais il ne parle que de tourmens, d'anxiété, de mort, il voudrait se tuer... Hélas! à cette dernière pensée, le fusil Béringer lui revient encore en mémoire; ce serait une belle épreuve de son arme! un piquant suicide d'amour! Heureusement ses amis ont deviné quelque chose de sa mésaventure; ils l'emmènent; bon gré mal gré, il doit encore chasser avec eux; bon gré mal gré encore, il doit s'apercevoir que son fusil est merveilleux; qu'il abat à lui seul plus de gibier que tous les autres ensemble; et enfin, lorsque le soir est arrivé, le voilà dans un tel enchantement, que, s'il avait osé parler en toute conscience, peut-être eût-il avoué que, dans ses deux passions, il n'était pas fâché d'avoir sacrifié l'une à l'autre.

Folle qui se fie aux désespoirs des hommes!

M<sup>me</sup> Coralie Eberty.

Lisez, croyez et méditez la découverte que contenait, un de ces jours derniers, le *Conversation's blast* de Francfort. Un docteur étranger a découvert pourquoi la vie des femmes est en général plus longue que celle des hommes. La raison de cet avantage, chez des femmes, c'est qu'elles parlent plus que les hommes. Le plus grand nom

\* Rue du Coq-Saint-Honoré, 6. Fusil Béringer.



bre des maladies proviennent de la faiblesse et de l'altération des poumons. Or la parole cultivée avec assiduité et même avec un peu d'exagération fortifie, par l'habitude d'une salutaire activité, cet organe si délicat qui dépérit chez les gens silencieux et mélancoliques. Parler beaucoup est une excellente chose pour se bien porter et pour vivre long-temps. Le docteur, qui croit que les femmes parlent beaucoup pense que l'exercice constant de la parole fortifie chez elles la poitrine, et contribue par là d'une manière évidente à leur longévité. Ainsi, mesdames, plus vous parlerez, plus vous vivrez; de sorte que l'homme qui voudrait faire taire la femme peut désormais, en bonne justice, être montré au doigt comme un véritable assassin.

### Théâtres.

La réouverture de l'Odéon a été beaucoup plus pacifique qu'on ne l'avait annoncé; on avait fait grand bruit de pièces nouvelles et d'acteurs nouveaux. On avait parlé du *Camp des Croisés* de M. Adolphe Dumas, des *Joies du Cœur perdues* de M. Sand, etc. Au lieu de cela, nous avons eu *Tartuffe* et *Cinna*: ce n'en était pas plus mal, certainement.

Le succès, pour avoir été moins romantique, n'en a été moins brillant ni moins légitime. D'ailleurs M. Védel a assez fait

preuve d'habileté dans la direction du Théâtre-Français, pour qu'il ne soit pas permis de douter de l'avenir de l'Odéon.

La salle a été restaurée avec goût et élégance. On a beaucoup crié pour quelques banquettes supprimées; pour nous, nous n'y avons vu qu'un avantage pour l'aspect et la disposition de la salle.

— Jamais succès ne fit tant de bruit et ne surpassa plus de prévisions que celui du *Domino noir* à l'Opéra-Comique; mais n'est-ce pas chose toute simple que cette surprise générale? car un succès mérité à l'Opéra-Comique! qui s'y fût jamais attendu!

— L'histoire de l'empire grec est une de ces histoires saisissantes, riches de sublimes et d'épouvantables catastrophes: c'est une inépuisable carrière dramatique que nos auteurs n'avaient pas même encore sondée. M. Bouchardy est le premier des dramaturges du jour à qui l'idée d'exploiter cette étonnante période soit venue. *Longue-Épée le Normand*, est un drame dont l'idée mère n'a rien de précisément neuf, et elle ressemble fort à *Athalie*, aux *Enfants d'Edouard* et à d'autres tragédies encore; mais c'est un drame taillé sur le patron de la nouvelle école, rempli d'incidents horribles et conçu avec une énergie qui même a souvent fait oublier à l'auteur la pureté du style.

A ce Numéro est jointe la planche 1405.

Importation

ANGLAISE

**EAU ET POUDRE ANGLAISES**

POUR LES SOINS DE LA BOUCHE ET LA CONSERVATION DES DENTS.

Par un usage journalier d'Eau et de Poudre du docteur Z. ADDISON, les dents les moins heureuses blanchissent en peu de temps, les progrès de la carie sont instantanément arrêtés, et l'haleine contracte un parfum de suavité des plus agréables. — Seul dépôt, à Paris, chez GRASLIN, parfumeur, place de la Bourse, n° 12.

Du Docteur

Z. ADDISON.